

Monologues pour les tests d'admission en cycle 3

1. *Dans la mesure de l'impossible* de Tiago Rodrigues

ADRIEN. Une parcelle de terrain. D'ici à là, de cette mille-là. La végétation n'était pas la même. On voyait bien que la terre avait été retournée, il y a peut-être des mois ou des années. Au village, on nous avait dit qu'il y avait un charnier, quelque part sur la colline. Nous avons commencé à creuser, soigneusement. Deux heures plus tard, nous trouvions les premiers ossements. Une main sortie de terre. Puis d'autres ossements ici, là et plus loin encore. Nous avons réalisé qu'il y avait des dizaines de corps. Il fallait partir en ville. Ramener une équipe pour terminer l'excavation, puis transférer les dépouilles mortelles.

Mais quelqu'un devait faire le guet pendant la nuit. « Je reste. » Une couverture, une lampe torche, un téléphone, un peu de nourriture... À la nuit tombée, je regarde les ossements, je veille sur eux. Je pense aux personnes de ce charnier. Je me dis que cette nuit blanche représente les premières funérailles auxquelles ces gens ont droit. Je me dis que ces ossements ont des familles qui les attendent. Je pense que nous pourrions peut-être identifier certains corps. Nous apporterons de mauvaises nouvelles aux familles, mais elles seront reconnaissantes, soulagées. Parce qu'il vaut mieux savoir le pire que ne rien savoir. Je me dis qu'il vaut mieux garder une certaine distance, qu'on ne peut pas souffrir à chaque histoire si l'on veut continuer ce travail. On ne peut pas continuellement se dire: « Et si c'était moi? » Pourtant, j'y pense, cette nuit-là. Je pense à ma famille, dans le possible. Je possible. Je pense que le possible devient si vite impossible. Je pense que ça pourrait être moi, dans ce charnier, Je pense que ça pourrait être ma famille. L'impossible a déjà été partout, l'impossible peut revenir n'importe où. Un jour, ça pourrait être moi, ça pourrait être ma famille. Et lorsque je m'en rends compte, au beau milieu de mes pensées, je suis allongé dans ce charnier. Je suis allongé entre les morts, empoignant cette main sortie de terre. Ma main de chair tenant cette main d'os, cette main morte et inconnue qui me semble si familière, comme si nous étions restés ensemble toute la nuit. Main dans la main.

2. *La Cantatrice chauve* d'Eugène Ionesco

LE POMPIER. Mon beau-frère avait, du côté paternel, un cousin germain dont un oncle maternel avait un beau-père dont le grand-père paternel avait épousé en secondes noces une jeune indigène dont le frère avait rencontré, dans un de ses voyages, une fille dont il s'était épris et avec laquelle il eut un fils qui se maria avec une pharmacienne intrépide qui n'était autre que la nièce d'un quartier maître inconnu de la Marine britannique et dont le père adoptif avait une tante parlant couramment l'espagnol et qui était, peut-être, une des petites-filles d'un ingénieur, mort jeune, petit-fils lui-même d'un propriétaire de vignes dont on tirait un vin médiocre, mais qui avait un petit-cousin, casanier, adjudant, dont le fils avait épousé une bien jolie jeune femme, divorcée, dont le premier mari était le fils d'un sincère patriote qui avait su élever dans le désir de faire fortune une de ses filles qui put se marier avec un chasseur qui avait connu Rothschild et dont le frère, après avoir changé plusieurs fois de métier, se maria et eut une fille dont le bisaïeul, chétif, portait des lunettes que lui avait données un sien cousin, beau-frère d'un Portugais, fils naturel d'un meunier, pas trop pauvre, dont le frère de lait avait pris pour femme la fille d'un ancien médecin de campagne, lui-même frère de lait du fils d'un laitier, lui-même fils naturel d'un autre médecin de campagne, marié trois fois de suite dont la troisième femme..

3. *Phèdre* de Racine

Phèdre

Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue.
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue.
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler,
Je sentis tout mon corps, et transir et brûler.
Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables.
Par des vœux assidus je crus les détourner,
Je lui bâtis un Temple, et pris soin de l'orner.
De victimes moi-même à toute heure entourée,
Je cherchais dans leurs flancs ma raison égarée.
D'un incurable amour remèdes impuissants !
En vain sur les Autels ma main brûlait l'encens,
Quand ma bouche implorait le nom de la Déesse,
J'adorais Hippolyte, et le voyant sans cesse,
Même au pied des Autels que je faisais fumer,
J'offrais tout à ce Dieu, que je n'osais nommer.
Je l'évitais partout. Ô comble de misère !
Mes yeux le retrouvaient dans les traits de son Père.
Contre moi-même enfin j'osai me révolter.
J'excitai mon courage à le persécuter.
Pour bannir l'Ennemi dont j'étais idolâtre,
J'affectai les chagrins d'une injuste marâtre.
Je pressai son exil, et mes cris éternels
L'arrachèrent du sein, et des bras paternels.
Je respirais, Œnone. Et depuis son absence
Mes jours moins agités coulaient dans l'innocence.
Soumise à mon Époux, et cachant mes ennuis,
De son fatal hymen je cultivais les fruits.
Vaines précautions ! Cruelle destinée !
Par mon époux lui-même à Trézène amenée
J'ai revu l'Ennemi que j'avais éloigné.
Ma blessure trop vive aussitôt a saigné.
Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée,
C'est Vénus toute entière à sa proie attachée.
J'ai conçu pour mon crime une juste terreur.
J'ai pris la vie en haine, et ma flamme en horreur.